



Lord Jim

de Richard Brooks

fiche technique

U.SA 1965 - 2H35

Réalisation :
Richard Brooks

Scénario :
Richard Brooks
d'après
Joseph Conrad

Musique :
Bronislau Kaper

Interprètes :
Peter O'Toole
(Lord Jim)
James mason
(Gentleman Duncan
Malcolm Brown)
Curd jurgens
(Cornelius)
Eli Wallach
(Le général Ali)
Dahlia Lavi
(Bijou)



Résumé

Jim est lieutenant sur le navire du capitaine Marlow lorsque un chute malencontreuse le condamne à une hospitalisation à Java. Dès sa guérison il s'embarque comme second sur le Patna, vieux cargo "bon pour la ferraille" qui conduit huit cents pèlerins à La Mecque. Dans le brouillard, le Patna heurte une épave. En inspectant la coque, Jim découvre un début de voie d'eau. L'équipage met à l'eau un canot de sauvetage. Pris par la peur, Jim le rejoint abandonnant le navire et ses passagers. Mais le Patna ne coule pas. L'attitude de Jim a déclenché un scandale et il est radié

à vie. Rongé par le remords, lui qui ne rêvait que de gloire et d'honneur, erre dans les ports, acceptant les travaux les plus humiliants.

Une seconde chance lui est cependant offerte par le négociant Stein après qu'il ait éteint un dangereux incendie au péril de sa vie. Stein lui confie une mission : amener des armes à la population du Patusan asservie et exploitée par "le Général"...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Critique

La chute d'un ange

RICHARD Brooks s'attaquant à Joseph Conrad a été vite condamné pour crime de lèse - majesté : les dieux de la littérature n'aiment pas la promiscuité des demi-dieux du cinéma. Il se trouve pourtant que **Lord Jim** est une œuvre littéraire contestable et **Lord Jim** un incontestable bon film.

L'odyssée spirituelle de Jim, retracée par Brooks, se décompose en trois mouvements : la faute, la rédemption, la chute. Le défaut essentiel du film, c'est que la force de ces mouvements va s'atténuant. Ouvert sur une tempête le film se clôt dans le calme paisible d'une mort librement consentie. Mais on peut voir aussi dans l'amertume de ce lent decrescendo une singulière audace.

A ceux qui n'ont voulu voir dans Lord Jim qu'un western folklorique, Brooks répondait par avance en désamorçant peu à peu les poudrières savamment allumées en cours de route. L'aventure débouche sur la réflexion et le chasseur rattrape sa proie; sa propre conscience.

La faute, c'est celle que commet Jim en abandonnant à la tempête le navire dont il est commandant en second, et ses passagers. Les moments où il traverse, silhouette noire parmi la masse blanchâtre des pèlerins, le navire en perdition sont d'une réussite exceptionnelle : le contraste des couleurs, la violence des regards, la rapidité fantastique avec laquelle chacune des deux parties évalue l'évolution psychologique de l'autre donnent à toute la scène une intensité dramatique étonnante.

Déchu aux yeux de tous et aux siens propres, Jim se lance dans l'aventure, résiste à la torture, soulève un peuple, organise la résistance, mène l'armée clandestine à la victoire, devient le vice-roi du domaine qu'il a sauvé. Mais le combat victorieux contre l'ennemi, aux passionnantes péripéties, n'est jamais

que le prétexte à un combat plus intense plus sauvage, plus incertain, contre soi-même. Ce n'est pas un peuple que Jim veut sauver de l'esclavage mais lui-même de l'esclavage de la peur. Sa réussite même empêchera sa totale rédemption. L'orgueil qu'elle exalte ramènera l'ange aux ténèbres.

Et voici que dans la nuit bleutée des fleuves, remonte sournoisement le petit bateau pittoresque porteur des messagers du destin. C'est un pasteur, gangster en chapeau melon, qui va liquider cette belle âme renaissante qui crut un instant pouvoir se laver du péché originel. Jim se tue, se fait tuer par orgueil : toute sa vie, il l'aura consacrée à construire sa propre statue.

Pour nous conter l'histoire intime d'une âme, Richard Brooks n'a pas cru pour autant devoir nous ennuyer. Des batailles, des coups de feu, des guet-apens ponctuent ce lent cheminement d'un homme vers sa mort nécessaire. On y admire à chaque instant l'élégance, la simplicité, la parfaite efficacité d'un réalisateur aussi à l'aise avec deux mille figurants en extérieur qu'avec un seul personnage en studio. Seul le jeu monocorde de Peter O'Toole trahit parfois les subtilités du propos : Lawrence d'Arabie s'est mal acclimaté à Patusan.

Pierre Billard
Cinéma 65 n°101

Richard Brooks parle de Lord Jim

Pourquoi avoir choisi un roman sur des gens qui vivaient en 1900 et en faire un film soixante-quatre ans plus tard ? Pourquoi mon intérêt pour cette histoire ? Pourquoi ai-je passé trois ans et quatre mois à écrire, préparer et tourner ce film ? Pourquoi ai-je réuni une distribution de premier ordre, une équipe britannique

de techniciens qualifiés, plus de quatre tonnes d'équipement et pourquoi les ai-je emmenés à 10000 miles de leur patrie, dans les ports et les jungles de l'Asie du Sud-Est où règnent la guerre, le danger et une chaleur de quarante degrés ? Peut-être parce que nous avons tous l'impression que **Lord Jim** était plus qu'un film comme les autres. Peut-être parce que nous voulions retracer une expérience humaine inspirée par un roman de Joseph Conrad.

Lord Jim est presque uniquement composé de retours en arrière. C'est grâce aux souvenirs d'un personnage, Marlow, que nous prenons connaissance des faits. C'est une succession de récits imbriqués dans le récit principal et parfois il est difficile de savoir qui raconte l'histoire. Comme Dostoïevski, Conrad utilise le narrateur pour présenter et expliquer le personnage de Jim. Jim, par lui-même, est extrêmement flou, fuyant. Ce fut un très délicat problème d'en faire un héros cinématographique sans altérer le sens de l'oeuvre. En fait, le véritable problème de l'adaptation c'est que nous avons affaire à des moyens d'expression radicalement différents dans leurs structures. Le roman, tel que le conçoivent Conrad, Henry James ou Dostoïevski, est toujours affaire de mots. Au cinéma, le stimulus, c'est l'image. C'est là que réside la difficulté : lors de l'adaptation d'un tel roman, il faut procéder à une véritable distillation du vocabulaire, il faut extraire des images de toute cette rhétorique.

De toute façon, une fois que vous avez décidé de faire le film, il faut bien le faire en termes cinématographiques. J'ai abandonné plusieurs fois car j'avais peur de trahir les intentions de Conrad. Et puis j'ai eu l'occasion de lire certaines de ses lettres adressées à ses éditeurs et j'ai pu constater que lui-même n'était pas toujours satisfait de son travail. Cela m'a donné confiance. Et puis j'ai aussi l'avantage de pouvoir lire tout ce qui a été écrit au sujet de

son oeuvre depuis, disons, 1899. Je me suis décidé à essayer tout de même, avec l'aide de tous ces textes critiques, de sociologues ou de psychologues sur Conrad et ses romans.

Il restait encore une difficulté : il fallait trouver en Orient un site qui soit resté tel qu'il était à la fin du siècle dernier. Cela nous a amenés à entrer en contact avec les chefs d'état et les discussions furent parfois longues et complexes.

Par ailleurs, ce qui constitue le ressort dramatique, ce sont les questions que se pose l'individu à lui-même : ainsi Gantry, ainsi Newman dans **La chatte sur un toit brûlant** et la plupart des personnages de mes films.

Blackboard Jungle, la situation dramatique était exactement la même. Jim est le parfait exemple de l'individu qui a en lui, en même temps que le désir de réussir dans la vie, toute la peur et le remords qu'il est possible d'avoir. Comme il ne peut réaliser ces deux tendances à la fois, il lui est nécessaire, en dernier recours, de se sacrifier totalement. Car il est incapable de vivre sans honneur. C'est une chose qui est trop importante pour lui. Dans tous mes films j'essaie de montrer ce "sentiment de l'honneur", je ne veux pas dire un sentiment du bien et du mal, mais le désir d'obéir à un certain idéal. Sentiment qui disparaît de notre société depuis plus de quinze ans et cède peu à peu la place à un simple instinct de conservation. Inutile de dire que survivre sans honneur amène forcément l'individu à se détruire. Tous mes films racontent finalement la même histoire : celle d'un homme à la recherche de sa dignité et les moyens qu'il emploie pour y accéder.

Quant au style du film, comment faire pour qu'il ne soit pas incompris ou mal interprété ? J'ai déjà dit pourquoi il me semble impossible de transcrire sur pellicule le style ou la forme du roman. Je ne crois pas que les angles de la caméra ou les méthodes de montage ou les effets spéciaux constituent un style.

Extrait de Lord Jim de Joseph Conrad

Sur le premier pont, dans le brouhaha babélique de deux cents voix, il s'oubliait parfois pour vivre en rêve, à l'avance, la vie marine des livres enfantins. Il se voyait arracher des hommes à un bateau qui sombre, abattre des mâts dans la tempête, porter à la nage un filin à travers le ressac ; ou bien, naufragé solitaire, sans chaussures et à demi nu, il marchait sur les rochers découverts, en quête de coquillages pour apaiser sa faim. Il rencontrait des sauvages sur des rives tropicales, réprimait des séditions en pleine mer, et soutenait dans une petite barque perdue sur l'océan, les cœurs désespérés de ses compagnons ; éternel exemple d'arrachement au devoir, il restait inébranlable comme un héros de livre.

Joseph Conrad
Lord Jim

Le réalisateur

Scénariste et réalisateur américain (1912 - 1992)

Un scénariste (**Cobra Woman** de Siodmak; **Brute Force** de Dassin, **Key Largo** de J. Huston...) et avant tout un intellectuel venu du journalisme, du roman et de la radio, rempli de bonnes intentions et d'idées généreuses. Tel fut Brooks au départ. A l'arrivée, l'œuvre d'un auteur. Une œuvre qui est le reflet de l'Amérique puritaine et moralisatrice. On y trouve dénoncés pêle-mêle le racisme (**The Last Hunt, Something of Value...**), le système éducatif (**Graine de violence**), la peine de mort (**De sang-froid**), la liberté des mœurs (**Mister Coodbar**), les sectes (**Elmer Gantry**) et les brutalités de la société militaire (**Sergent la Terreur**). Cela

pourrait être ennuyeux, mais la mise en scène vient au secours du scénario. Images somptueusement baroques d'**Elmer Gantry** ou style glacé de **In Cold Blood**. Il était surtout à l'aise dans le western, qui se prête admirablement aux apologues : **La dernière chasse** c'est le génocide des Indiens que nourrissaient les bisons qu'exterminent inutilement d'impitoyables chasseurs ; "Un bison mort, et c'est quelques Indiens qui n'arriveront pas à survivre", dit l'un des personnages. *Lord Jim*. "c'est l'homme, disait Brooks, qui cherche une seconde chance. Il a échoué et il veut réussir. Il a violé son code de conduite. Il savait ce qu'il devait faire, il ne l'a pas fait et il veut se racheter". Tel fut le sens de sa superbe adaptation du roman de Conrad. **Les professionnels** nous offrent, à travers l'histoire d'un groupe de mercenaires chargés de récupérer l'épouse d'un riche homme d'affaires enlevée par des révolutionnaires (elle est partie en réalité de son plein gré), une méditation sur l'intervention américaine au Viet-nam. Avec **La chevauchée sauvage**, évocation d'une course de chevaux organisée en 1908 par le Denver Post, c'est l'arrière-plan économique des compétitions qui est mis en lumière. **A la recherche de Mister Goodoar** évoque le destin d'une jeune femme qui se veut libre et qui meurt, tuée à coups de couteau par un homosexuel. "Diane Keaton n'est pas punie, déclarait Brooks, parce qu'elle aime les hommes, pas non plus parce qu'elle va dans les bars pour célibataires, mais parce que la société a évolué dans la direction d'une jungle où la justice n'existe plus". **Meurtres en direct** est aussi une leçon de morale. Moralisateur jusqu'au bout, Brooks ne disait pas à la fin d'une séquence tournée sur le plateau "Coupez", mais "Merci". L'anecdote résume l'homme et l'œuvre.

P. Brion
Cinéma 80, n° 264., Richard Brooks, 1986.

Filmographie

Crisis

Cas de conscience 1950

The Light Touch

Miracle à Tunis 1951

Deadline U.S.A.

Bas les masques 1952

Battle Circus

Le cirque infernal 1952

Take the High ground

Sergent la Terreur 1953

The Flame and the Flesh 1954

The Last Time I Saw Paris

La dernière fois que j'ai vu Paris 1954

The Blackboard Jungle

Graine de violence 1955

The Last Hunt

La dernière chasse 1956

The Catered Affair 1956

Something of Value

Le carnaval des Dieux 1957

The Brothers Karamazov

Les frères Karamazov 1958

Cat on a Hot Tin Roof

La chatte sur un toit brûlant 1958

Elmer Gantry

Elmer Gantry le charlatan 1960

Sweet Bird of Youth

Doux oiseau de jeunesse 1962

Lord Jim

Lord Jim 1965

The Professionals

Les professionnels 1966

In Cold Blood

De sang-froid 1967

The Happy Ending

1969

Dollars

Dollars 1971

Bite the Bullets

La chevauchée sauvage 1975

Looking for Mr. Goodbar 1977

Wrong is Right

Meurtres en direct 1982

Fever Pitch 1985